

La pluralité de la BD au Proche-Orient

Il existe une génération de jeunes arabes avec une grande créativité et des influences variées, locales et internationales, icônes de la partie la plus novatrice de la société arabe.

Pedro Rojo

La reconnaissance et l'augmentation de la diffusion que connaît la bande-dessinée ces dernières années, au niveau international, sont tout aussi présentes dans le monde arabe, avec une floraison de productions risquées de grande qualité qui ont réussi à dépasser la limite des revues de bande dessinées pour enfants, qui semblait être la frontière du neuvième art dans cette région. La présence de bandes-dessinées en langue arabe n'est pas due à un phénomène spontané, mais à un processus compliqué de mélange de productions d'auteurs locaux avec des influences des grandes écoles internationales, principalement américaine et européenne, et plus tard du manga japonais aussi.

La première revue pour enfants en arabe, *Al Madrassa*, fut créée en Égypte en 1893, avec une orientation plus éducative que vulgarisatrice. Ce genre de revues fut reproduit dans différents pays arabes, mais aucune ne présentait de vignettes avec des dialogues. L'Égypte fut à nouveau pionnière en la matière, en 1952, avec la revue *Sindbad*, qui introduit les bulles de texte, seulement après plusieurs numéros. Sur *Sindbad*, considérée comme la première revue de bande dessinée dans le monde arabe, des artistes égyptiens qui ont marqué leur époque publièrent leurs premiers dessins, tels Hiyazi ou Mohieddine el Labbad. Les histoires de *Sindbad* trouvèrent bientôt une concurrence avec la revue *Samir* (1955), égyptienne aussi, qui suivait le même modèle pour enfants grâce auquel elle s'est maintenue sur le marché jusqu'à aujourd'hui. Le contenu est une somme de petites histoires en bande-dessinée, surtout d'auteurs arabes, mais elle inclut aussi des textes de divulgation, des contes illustrés, des jeux, des leçons historiques et religieuses adaptées, etc. Dans les années soixante et soixante-dix, des propositions semblables apparaissent aussi dans d'autres lieux du monde arabe, comme la revue syrienne *Oussama*, d'inspiration socialiste, ou la libanaise *Bisat el Rih*.

Dans les années soixante-dix débarquent les traductions en arabe des BD américaines des maisons d'édition Marvel ou DC Comics avec leurs super-hé-

ros, tels *Superman* ou *Batman*. On assiste aussi à l'arrivée des traductions en arabe de l'école franco-belge comme *Tintin* ou *Astérix et Obélix*. Ces deux courants représenteront les principales influences pour une nouvelle génération de dessinateurs qui seront ceux qui devront précisément lutter avec ces titans de l'industrie de la BD mondiale, pour maintenir l'espace des histoires arabes sur le marché de la bande-dessinée arabe. Cette concurrence a fait monter la barre de la production arabe, qui a réussi à garder un public fidèle, grâce, surtout, aux revues périodiques telles *Samir*, *Mayed*, *Bassem* ou *Aladin*. Bien que ces revues aient survécu jusqu'à nos jours, en s'adaptant aux thématiques que le public exige, les traductions des super-héros ou de BD européennes ont pratiquement disparu dans les années quatre-vingt, peut-être déplacées par l'irruption des séries d'animation sur la télévision, non seulement de ces mêmes super-héros, mais aussi du manga japonais. La disparition des traductions de BD étrangères coïncide avec des initiatives comme la revue *Tosh Fish* (1975) ou *Jad Workshop* au Liban qui ont dynamisé la création de bande-dessinée arabe et leur introduction dans différents domaines.

Super-héros arabes

Malgré la pauvre production de bande-dessinées arabes dans les années quatre-vingt-dix, le travail des dessinateurs dans les revues pour enfants a créé un réseau d'artistes expérimentés qui ont commencé à générer des ouvrages sur différents formats dans les premières années de ce siècle. Parmi eux, on remarque la création de super-héros suivant le modèle américain, mais avec une touche arabe. La plupart de ces projets répondent à un intérêt personnel de jeunes créateurs qui ont grandi en lisant ce genre d'aventures et qui désirent créer leur propre projet.

En 2004, l'entreprise égyptienne AK Comics a été créée, dans le but de se faire une place dans ce secteur du marché. AK Comics est responsable de la publication, entre autres, de *Zein, le dernier pharaon* ou *La princesse de l'obscurité*, dont l'héroïne, Aya, ressemble assez aux vo-

luptueuses super-héroïnes occidentales, et n'apporte rien de spécifiquement arabe à la trame, par ailleurs peu originale. Aucun de ces deux produits n'a réussi à se maintenir sur le marché plus de six numéros. Leur échec, comme celui d'autres projets semblables dans la région, est dû sûrement à des facteurs intrinsèques, comme le problème de l'originalité, mais aussi à d'autres facteurs structurels du secteur, comme le réseau extrêmement faible de distribution au niveau panarabe et le monde fragmenté des lecteurs de BD dans la région.

Quelque chose de semblable est arrivée au jordanien Suleiman Bajit, qui a fondé en 2006 Aranim, une entreprise de bande-dessinée et de jeux *online*. Malgré un premier succès avec des jeux pour réseaux sociaux de thématique arabe et des propositions novatrices et appliquées avec une grande qualité technique, comme le personnage Nar, l'entreprise a cessé de fonctionner en 2011. Une autre initiative personnelle sans continuité a été le personnage Jinn Rise, créé en février 2012 par Sohaib Awan dans l'idée de réunir le meilleur de l'Occident et du Proche-Orient. Gold Ring, créé par l'émirati Qais Sedki et dessiné par le japonais Akira Himekawa, a été le premier manga produit dans le monde arabe. Les aventures de Sultan, un jeune émirati et son faucon, malgré la couverture médiatique et l'histoire attrayante disponible en anglais et en arabe, n'a réussi à publier que deux numéros entre 2009 et mars 2012. *Sarab.co*, la première BD arabe interactive, où environ 2 000 lecteurs décidaient comment devait continuer l'histoire, a présenté le même caractère périssable.

Mais il existe aussi des histoires de succès et de persévérance, comme par exemple l'héroïne Malaak, création de la libanaise Youmana Medlech, qui, depuis son apparition en 2006, a déjà publié sur internet son cinquième épisode. Disponible en anglais et en français, l'auteur offre une série de contenus supplémentaires pour les versions imprimées et payantes en format libre pour livre électronique. Une autre jeune artiste qui a réussi à maintenir son produit en utilisant les nouvelles voies d'exploitation qu'offre internet est la jordanienne Diana M. el Abbadi avec le manga pour adolescentes *Grey is...*

Mais, sans aucun doute, le grand succès dans le monde de la bande dessinée arabe a été la série *Les 99*, créée par le psychologue koweïtien Naif el Moutaway. Ses personnages, de 99 nationalités différentes, sont basés sur les 99 noms d'Allah, et il a réussi en moins de 10 ans à créer une franchise qui ne produit pas seulement des BD à un rythme stable (en arabe et en anglais), mais aussi une série de dessins animés qui est actuellement dif-



Extrait de la série de «The educator», de la revue *Samandal*.

/SAMANDAL

fusée dans plus de 70 pays. Certains des éléments qui expliquent le succès de ce projet ont été son originalité, avoir trouvé le juste milieu entre exotisme et crédibilité des personnages, et avoir compté sur la présence de professionnels vétérans dans le monde des super-héros, tels Fabian Nicieza ou Stuart Moorel.

Romans graphiques et BD alternative

Au-delà des superhéros ou du manga, il existe un spectre productif d'artistes qui créent des romans graphiques, des projets communs comme des revues, des fanzines ou des travaux sur internet

qui sont le reflet d'une nouvelle génération de jeunes arabes bien formés techniquement, avec une grande créativité et des influences très variées. Tout cela est reflété dans l'univers richissime de ces nouvelles créations, dont les deux principaux pôles se trouvent à Beyrouth et au Caire.

La revue *Samandal*, redevable du travail de *Jad Workshop*, est apparue au Liban en 2007. Mais les influences sont tout aussi variables que les trajectoires personnelles de chacun des auteurs. Une de ses fondatrices, Lena Merhej est une lectrice assidue de l'école française, tel que l'on peut apprécier dans ses histoires qui ont donné lieu à un roman graphique en 2011 : *Murraba wa lavan au keif asbahat ummi lubnaniya*. Un autre de ses fondateurs, Fouad Mezher, affirme que, pour lui, ses principales influences proviennent également d'autre-mer, de l'Europe et des États-Unis, mais aussi du travail en réseau avec des artistes locaux et internationaux. Sa contribution à *Samandal* avec la série « The Educator », basée sur un style clair en noir et blanc avec peu de concessions au gris, a été l'une des mieux reçues par les lecteurs. La revue a débuté comme un moyen pour partager des histoires à Beyrouth, mais elle s'est rapidement élargie et 15 numéros ont été publiés, jusqu'ici, avec des collaborateurs de lieux aussi différents que l'Égypte, les Émirats arabes unis, la Jordanie, l'Allemagne, la Belgique ou le Brésil. Le projet de *Samandal* représente plus qu'une revue, il réalise aussi des activités éducatives liées au monde de la BD et de la créativité.

La revue *Tok Tok* est un produit similaire, mais purement égyptien et avec moins d'aspirations littéraires. Le numéro zéro a vu le jour au début de la révolution égyptienne, en janvier 2011, bien que cela faisait plus d'un an que ce projet était en marche. Son fondateur et actuel coordinateur, Mohammed Shennawy, avoue que les BD de super-héros l'intéressent peu et qu'il suit plutôt l'influence de dessinateurs égyptiens tels Michel Maalouf et Fawaz qui ont marqué les années quatre-vingt. L'éventail de l'influence dans cette génération de jeunes est plus large puisque, grâce à internet, ils ont un accès plus facile pour voyager vers des ouvrages plus divers. Après le triomphe de la révolution égyptienne, Shennawy affirme que « nous travaillons avec un plus grand esprit de liberté, nous croyions qu'avec la révolution, nous pourrions tout dire dans notre revue, mais finalement nous avons décidé de hausser peu à peu la barre de ce que l'on ose pour évaluer la réponse de nos lecteurs ». L'expérience est positive, étant donné que la thématique s'est élargie au cours de ses huit numéros, en incluant des questions plus politiques, des histoires avec du sexe, de la drogue et même quelques incursions dans la religion.

L'autocensure ou la crainte de la répression sociale, plus qu'institutionnelle, a aussi été un aspect débattu par la rédaction de *Samandal*, qui, numéro après numéro, a quelque peu osé provoquer sans qu'il n'y ait eu

de problèmes pour l'instant. Le public auquel ils se dirigent est très spécifique, encore marginal dans les sociétés arabes, la plupart a déjà été exposée aux productions internationales qui abordent tous genres de sujets.

Ces initiatives en ont inspiré d'autres de genres différents comme *Jarich al saitara* ou *Autoestrada*, égyptiennes aussi, ou le fanzine *Zine el Arab* édité en Jordanie, mais soutenu par le graffeur égyptien Ganzeer.

Dans ce cadre créatif, des projets personnels d'une plus grande ampleur ont surgi, tel le livre cité plus haut de Lena Merhej, ou *Métro*, catalogué comme le premier roman graphique arabe, de l'égyptien Megdi el Shafaai. *Métro* fut interdit à sa sortie en 2007, sous prétexte qu'il contenait une scène de sexe, mais son véritable danger pour le régime de Hosni Moubarak était le portrait sans pitié qu'il effectuait de la corruption dans le pays.

Seuls deux romans graphiques arabes ont été traduits en espagnol. Il s'agit des ouvrages de la libanaise Zeina Abirached, *Je me souviens* et *Le jeu des hirondelles*. Abirached utilise un langage visuel très géométrique, en noir et blanc, avec une certaine similitude avec l'auteur de *Persepolis*, ce qui lui a parfois valu le surnom de la *Satrapi* arabe. Le livre *Ana wa Ana* de Michel Hana et Rania Amin est plus onirique, composé par une série d'essais littéraires illustrés. *18 yauman* est aussi l'œuvre d'une dessinatrice égyptienne, A.S. Selim, et il a été écrit par Ramy Habib, qui raconte, avec un scénario assez pauvre mais des dessins intéressants d'inspiration manga, les 18 jours que le président Moubarak a mis à démissionner, après le début de la révolution égyptienne. Deux romans graphiques ont été publiés au Liban en 2013 qui ont pour épicerie Beyrouth : *Beyrouth* de Barrack Rima et *Ikht hal balad: chou b7ebbo* de Zina Moufarich, élargissement de son fameux blog sur la société libanaise qui reflète l'histoire d'amour et de haine de son auteur avec la ville.

Ces exemples de produits culturels minoritaires entrent dans le cadre d'un courant plus large d'artistes arabes qui sont en train de lancer des projets novateurs en tout genre pour leurs milieux, de la musique comme le *hip hop* jusqu'aux livres illustrés, les dessins animés, les graffitis, etc. Ce groupe de créateurs est l'icône de la partie la plus novatrice de la jeune société arabe, non pas depuis une perspective de négation de leur propre idiosyncrasie, mais depuis le mélange et l'interrelation avec d'autres coins du monde. ■